

Obsessions de déracinés

André Alexis, *Enfance* (traduit de l'anglais par Émile Martel), Montréal, Fides, 1998, 288 p.

Anne Michaels, *La mémoire en fuite* (traduit de l'anglais par Robert Lalonde), Montréal, Boréal, 1998, 368 p.

Trevor Ferguson, *La ligne de feu* (traduit de l'anglais par Jacques Fontaine et Ivan Steenhout). Lachine. la Pleine lune, 1998, 306 p.

Francine Bordeleau

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1999). Compte rendu de [Obsessions de déracinés / André Alexis, *Enfance* (traduit de l'anglais par Émile Martel), Montréal, Fides, 1998, 288 p. / Anne Michaels, *La mémoire en fuite* (traduit de l'anglais par Robert Lalonde), Montréal, Boréal, 1998, 368 p. / Trevor Ferguson, *La ligne de feu* (traduit de l'anglais par Jacques Fontaine et Ivan Steenhout). Lachine. la Pleine lune, 1998, 306 p.] *Lettres québécoises*, (94), 27–28.

André Alexis, *Enfance* (traduit de l'anglais par Émile Martel), Montréal, Fides, 1998, 288 p., 21,95 \$.

Anne Michaels, *La mémoire en fuite* (traduit de l'anglais par Robert Lalonde), Montréal, Boréal, 1998, 368 p.

Trevor Ferguson, *La ligne de feu* (traduit de l'anglais par Jacques Fontaine et Ivan Steenhout), Lachine, la Pleine lune, 1998, 306 p.

Obsessions de déracinés

Pour les héros de ces romans, les mots deviennent le moyen privilégié, quoique dérisoire, de se raccorder au temps et à l'espace.

TRADUCTION
Francine Bordeleau

LES EXCELLENTES TRADUCTIONS D'IVAN STEENHOUT ont permis aux Québécois francophones de découvrir, voilà quelques années, un Montréalais déjà bien connu au Canada anglais. L'engouement suscité par Trevor Ferguson — engouement des plus mérités, disons-le — montre qu'il existe ici des lecteurs francophones susceptibles d'apprécier l'univers proposé par les compatriotes de langue anglaise. L'exemple de Ferguson a-t-il eu quelque influence ? Il semble en tout cas que le nombre de traductions tende à augmenter, et qu'on ne lésine pas sur leur qualité. C'est ainsi qu'André Alexis et Anne Michaels ont également trouvé, avec les écrivains Émile Martel et Robert Lalonde, des traducteurs attentifs et talentueux.

Traduire André Alexis apparaît d'emblée comme une décision éditoriale courageuse, puisque *Enfance* est son premier roman. D'autant plus qu'on n'a pas attendu les rapports de vente pour se lancer dans l'aventure, car le livre était disponible en français l'année même (1998) de sa publication originale à Toronto.

Mais voilà ce qu'il convient d'appeler un bon coup, bien que le roman ne soit probablement pas promis à un destin de best-seller. Avec *Enfance* (intitulé en anglais *Childhood*), Alexis témoigne d'un sens aigu de la construction romanesque et parvient à renouveler un thème — celui, justement, de l'exploration des racines de l'enfance — maintes fois abordé.

Le récit emprunte la forme d'une longue lettre adressée par le narrateur Thomas MacMillan, aujourd'hui âgé de 40 ans, à son amoureuse. Et s'il a besoin d'écrire cette lettre par laquelle il effectue un retour sur sa prime jeunesse, c'est que Katarina, sa mère, est morte depuis six mois. Un tel événement force toujours au bilan. C'est encore plus vrai pour Thomas, son existence ayant été peuplée d'êtres qui lui sont demeurés à jamais énigmatiques.

« Mes parents se sont séparés à ma naissance et on m'a envoyé vivre chez ma grand-mère », commence à raconter le narrateur. Il ne saura

jamais qui est son père, et ne connaîtra Katarina que vers l'âge de 10 ans, lorsque meurt la grand-mère Edna. Née à Trinidad, elle s'est installée, jeune encore, à Petrolia, une petite ville de l'Ontario, et y a enseigné jusqu'à ses 65 ans. On retiendra d'elle un caractère rendu acariâtre et imprévisible par le veuvage, une passion pour Dickens et la poésie d'Archibald Lampman ainsi qu'une consommation immodérée de vin de pissenlit. À la mort d'Edna, Katarina surgit d'on ne sait où et emmène son fils à Ottawa. Ils vivent avec Henry Wing, trinidadien comme les MacMillan, par ailleurs intellectuel fort original et amoureux transi de Katarina...

Edna, Katarina et Henry forment un trio des plus singuliers qu'observe le jeune Thomas. La force d'André Alexis est d'avoir su restituer les perceptions d'un enfant essayant de comprendre, sans jamais y parvenir vraiment, un monde d'adultes qui nouent entre eux des rapports où le non-dit joue un rôle fondamental. Modulée d'abord par les manies de la grand-mère, ensuite par les projets souvent fantaisistes d'Henry, l'existence du jeune Thomas prend des allures étranges, vaguement surréalistes. Durant cette enfance peu banale, le narrateur développe une obsession pour les listes — dans lesquelles il consigne absolument tout — et la comptabilité du temps. Cela ne lui permettra pas de résoudre les mystères de ses proches, qui resteront insaisissables par-delà la mort. Il en apprendra cependant d'où il vient : c'est-à-dire de son enfance et de ses irrémédiables zones d'ombre.

L'enfant sauvé du ghetto

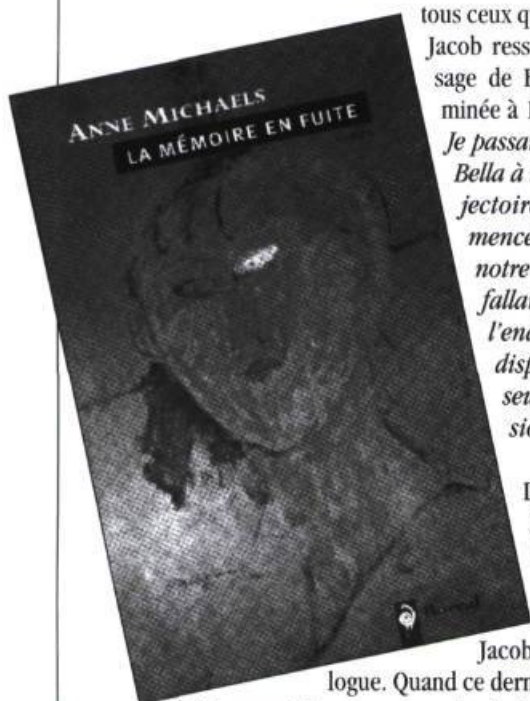
C'est aussi à l'itinéraire d'un narrateur hanté par son enfance que nous convie la Torontoise Anne Michaels avec *La mémoire en fuite* (*Fugitive Pieces*), un premier roman salué par de nombreux prix.

« On ne naît pas qu'une seule fois. Avec un peu de chance, il peut nous arriver de venir de nouveau au monde dans les bras d'un autre. » Tel sera le destin de Jacob Beer, un Polonais âgé d'une dizaine d'années que recueille, pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'archéologue grec Athos Roussos, vraisemblablement débarqué en Pologne pour effectuer des fouilles dans l'antique cité de Biskupin. Athos amène l'enfant juif dans les îles grecques et le cache pendant le reste de la guerre. Tous deux émigrent plus tard à Toronto.

Avec Athos, foncièrement humaniste et un intellectuel de haut niveau, Jacob acquiert une éducation hors du commun. Mais la science, l'étude, l'exil ne parviennent pas à chasser le passé. Entre tous les morts, entre



André
Alexis



tous ceux que l'Holocauste a arrachés à Jacob ressurgit continuellement le visage de Bella, la sœur aînée exterminée à 15 ans.

Je passais mes nuits sur les pas de Bella à refaire sa mystérieuse trajectoire, celle qui avait commencé sur le seuil de la porte de notre maison familiale. Il me fallait à tout prix retrouver l'endroit précis où Bella avait disparu. C'était devenu ma seule occupation, une obsession.

Dans ce roman qui fouille les couches de la mémoire et creuse les méandres de l'Histoire, il n'est évidemment pas innocent que Jacob soit sauvé par un archéologue. Quand ce dernier mourra, emportant avec lui le secret de ses propres deuils inguérissables, Jacob retournera à Hydra, dans la maison des Roussos. À Toronto, il avait été traducteur et avait publié des poèmes. En Grèce, il continue d'écrire.

Je m'efforçais aussi de tresser, à même la tapisserie d'une nuit très noire — celle de la Grèce, celle de mon passé —, des filaments lumineux, perles et bijoux clairs, rassurants, aux contours à la fois précis et chatoyants.

Mais Jacob ne quittera jamais cette « nuit très noire », malgré l'amour trouvé avec une jeune femme. Son présent sera toujours tributaire de son passé douloureux, comme ça avait été le cas pour Athos et comme ce le sera pour Ben, un autre Juif qui assume la narration de la deuxième partie du roman. En somme, nous ne pouvons faire fi du legs des générations précédentes, dit Anne Michaels dans ce livre à l'écriture puissante (et très bien rendue par la traduction de Robert Lalonde). « Oui, la vie est ronde, le pouvoir de la vie est une roue, un formidable circuit au mouvement infini », affirme du reste Ben à la toute fin du roman. Et ce mouvement constitue, à travers l'expérience tragique de l'Holocauste, la matière première d'un roman sobre et riche.

Nulle part au Nord

Jusqu'à maintenant, l'œuvre de Trevor Ferguson affiche une belle symétrie, avec une partie — *La vie aventureuse d'un drôle de moineau, Onyx Jobn* — consacrée à des histoires de familles fantaisistes qui habitent le Montréal de Parc-Extension et une partie retraçant, dans un Nord sauvage et dégénéré, la saga du chemin de fer canadien.

On peut lire *La ligne de feu* (originellement intitulé *The Fire Line*, et paru à Toronto en 1995) comme une suite à *Train d'enfer* que publiait la Pleine lune au début de 1998. Ici encore un héros innocent est plongé au cœur d'un monde brutal dont il ignore les règles. Et ici encore ce monde nous est présenté comme l'absolu du Mal.

Le protagoniste principal de *La ligne de feu* s'appelle Reed Kitchen. C'est « un homme maigre aux traits anguleux » qui travaille depuis toujours au chemin de fer. Sa réputation est faite : « J'ai mes sources. Je te connais. Tu parles trop », lui dit un chef de train. Pour le faire taire, on l'avait battu et bâillonné. On l'avait aussi drogué. Un jour, on le pendra même au bout d'une lance d'incendie...

Kitchen, éternel nomade, vient de nulle part : les circonstances de sa naissance, aussi particulières que dramatiques et sordides, le relie à jamais aux trains. Et

Reed Kitchen avait peur d'être celui qui assignait les trains à surgir du vacarme de la terre — d'être celui qui en invoquait la fureur et le courroux — et de posséder en lui comme tout autre homme le pouvoir et l'envie parfois de réveiller le monde de son capricieux sommeil et de dynamiter la léthargie et l'inhospitalité de ce pays de détresse de cruauté de douleur et de mort [...].

Dans cette histoire de bruit et de fureur qui se déroule aux environs de Prince Rupert, en Colombie-Britannique, le chemin de fer prend une dimension mythique ; celui qui parle, qui commande aux trains accomplit un acte démiurgique par excellence, il a en effet le pouvoir de changer le cours du monde et le destin des hommes, croit Kitchen. Est-ce cette certitude qui lui permet de plonger sans remords dans la violence et le meurtre ?

Explorant les ruines et la déréliction, *La ligne de feu* résonne parfois d'accents shakespeariens. Avec Ferguson et sa prose fiévreuse, précipitée, nous abordons le chaos, la tragédie du souverain Mal, sans trop savoir si la fin de l'histoire apporte la rédemption.



Anne Michaels



Trevor Ferguson



VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.

NOUVELLE ADRESSE

358, rue Guimond, Longueuil (Québec) J4G 1R1
Tél.: (450) 670-9494 • Fax: (450) 670-2400